

Temple, ville, labyrinthe

Il y a l'art. Et il y a le monde de l'art, qui le sous-tend ou l'accompagne, comme un murmure, une rumeur ou un bruit. Écho s'avère particulièrement « audible » en art contemporain, celui qui est en train de se faire. Plus que l'art ancien, dont les valeurs sont déjà bien établies, l'art contemporain semble devoir en effet demeurer beaucoup plus étroitement attaché à la personnalité et aux interprétations de ses acteurs multiples. C'est que le temps joue généralement en faveur des œuvres, assourdissant l'écho des mondes qui les ont produites. Le temps, en permettant de considérer les œuvres hors contexte, sorties de leurs milieux ou de leur monde, amplifie d'autant leur « aura », leur rayonnement. Mais qu'arrive-t-il lorsqu'on fait subir le monde sort à ce monde, en le mettant comme ici en exposition ? Ceci conduit-il, par exemple, à une « désacralisation » et à une « démythification » de l'art, ou du système de l'art ? Ou, tout au contraire, en résulte-t-il une nouvelle mythologie, une « réacralisation » qui lui restituerait une aura semblable à celle qui émane des œuvres ?

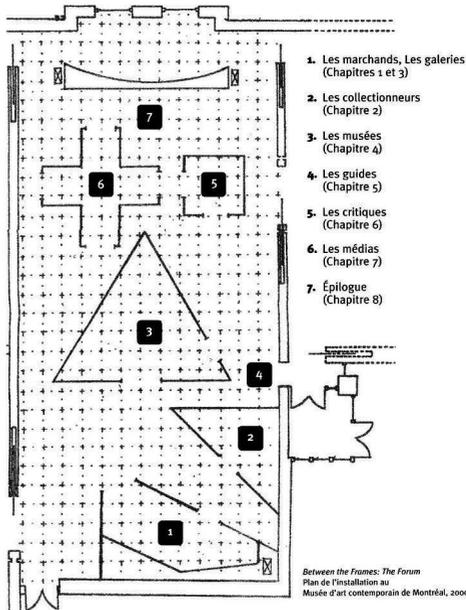
On a là, me semble-t-il, les ressorts principaux de la question que me soumettait Antoni Muntadas lorsqu'il m'invita à mettre en espace son œuvre *Between the Frames*, une suite de huit chapitres (répartis sur sept bandes) composés d'extraits d'entrevues vidéo menées au cours des années 80 auprès de tous ces « illustres inconnus » qui constituent alors son monde de l'art contemporain mais qui est aussi un peu beaucoup le nôtre, et qui d'ailleurs, pour une bonne partie d'entre eux, le consultent encore. Ce faisant, Muntadas posture aussi la mise en inversant les rôles. Après avoir endossé lui-même la figure du sociologue, il plaçait dans une position inhabituelle, désaxée, le scientifique que je suis.

L'art contemporain est, à un degré bien plus élevé que l'art ancien ou établi, ce qui résulte de l'action pas toujours concertée des multiples acteurs du monde de l'art : en premier lieu, les artistes qui font les œuvres, bien sûr, mais aussi les marchands qui les vendent, les collectionneurs qui les achètent, les conservateurs de musées et commissaires d'expositions qui consacrent leur valeur, les guides qui nous les expliquent, les critiques qui en disputent, les journalistes qui en font la publicité ou la chronique. C'est ce monde, ou du moins les emplacements les plus stratégiques de ce monde, qu'a enregistré l'artiste au fil des ans. Puis il y a aussi, en dernier mais non les moindres, vous, nous, le « public », invités aujourd'hui à finaliser l'œuvre, ou à l'éditer, en participant à une sorte de Forum. Choisi parmi tant d'autres pour « réinterpréter » l'œuvre, il me faut maintenant « expliquer ma démarche », comme on dit dans le milieu. Voyons voir.

Il y a au moins deux hypothèses sur ce monde de l'art. Ou bien c'est un aspect tout à fait secondaire et superficiel – au mieux un détail, au pire un emboîtement – qui ne concerne directement ni les artistes, ni le public, qui sont là pour les œuvres. Ou bien au contraire, artistes et public en sont parties prenantes, acteurs à part entière de ce monde, ou de ce système. Cette seconde hypothèse me semble, sinon plus plausible, du moins plus intéressante. À un bout les artistes, à l'autre le public, tous également imbriqués dans le monde de l'art et du même coup dans le système de l'œuvre, avec un certain décalage pour le public, toujours en retard, avec une forte anticipation du côté des artistes, toujours en avance. Et puis, il y a tous ces « médiateurs », qui représentent une sorte de centre de gravité et autour desquels artistes et public sont mis ni plus ni moins en orbite, mais qui n'en restent pas moins leur principale raison d'être.

Il n'existe à mon avis aucune position à partir de laquelle on peut surveiller ou saisir l'ensemble du système, ou du monde, de l'art – pas même par la pensée. Si on a déjà pu se le représenter comme une sorte de Temple, réceptacle de valeurs sacrées et immémorales, l'édifice apparaît aujourd'hui fortement déconstruit. Ce n'est plus une institution bien visible, parfaitement hiérarchisée, polarisée autour d'un unique enjeu. C'est un système complexe, aux hiérarchies (de valeurs, de pouvoirs) enchevêtrées, multipolaires, qui se livre entre les lignes, ou entre les cadres, par l'expérience. Les valeurs sacrées ou sacralisées, et les pouvoirs de consécration qui les sous-tendent, circulent dans un réseau mobile d'actions idéologiques et de discours performatifs.

De la sorte, c'est plutôt une ville-labyrinthe qui s'offre alors à la vue, un parcours initiatique à travers une Cité des valeurs, des qualités et des critères toujours instables et incertains, contradictoires, où chacun semble ne faire qu'à sa tête, défendant ses propres buts, croyances, valeurs, mais qui, avec le temps, se prête aussi à une expérience ludique, touristique. Ce type de regard est le privilège du public, de son retard, de son décalage. On trouvera donc, tour à tour, dans cette Cité qui reste aussi un grand village : 1) l'allée des boutiques, des marchands et des galeries; 2) la chambre ou les coffres du collectionneur; 3) le temple, l'église ou la chapelle du musée; 4) le passage ou le couloir des guides; 5) l'arène ou la tour des critiques; 6) l'intersection des médias et de l'espace public (de l'opinion); et 7), comme mot de la fin, en épilogue, l'antichambre, ou le café, des artistes. Et on vous trouvera vous, nous, le public, qui traversons l'ancien temple devenu ville-réseau, suivant un parcours pas tout à fait fléché, attentifs ou non aux confidences, justifications et croyances de tout ce monde.



Between the Frames: The Forum
Plan de l'installation au
Musée d'art contemporain de Montréal, 2000